

### La terminaison féminine

L'invitation à parler de « La singularité des langues » m'a poussée à essayer d'interpréter, dans la perspective de la psychanalyse lacanienne, la querelle qui a lieu en Pologne sur les formes féminines des noms (*feminitywy*). Cette démarche m'a été inspirée par la question posée en introduction : « *Qu'en est-il de la question actuelle de l'écriture inclusive qui sexualise la langue ? Est-ce une façon de faire en sorte qu'il n'y ait pas de différence de genre ?* » Je vais essayer de justifier cette position selon laquelle la différence entre les hommes et les femmes est effacée par la tentative de la mettre en évidence par l'égalité dans le langage.

Dans l'écriture inclusive, les formes féminines des noms de professions ou de fonctions sont formées à partir de noms masculins pour inclure la « féminité ». Les mouvements féministes réclament depuis des années un retour aux noms féminins, arguant qu'en raison de leur absence, les femmes sont invisibles dans l'espace public. Le Conseil de la langue polonaise a statué en novembre 2019 que les formes féminines des noms constituent un phénomène naturel doté d'une longue tradition, recommandant ainsi leur utilisation. Toutefois, le Conseil a également noté que, jusqu'à présent, « la majorité des locuteurs polonais réagissent négativement » aux noms féminins. En effet, si pour certains la « terminaison féminine » est un objet de convoitise, pour d'autres elle est devenue un objet de dérision et de commentaires insultants à l'égard des femmes [1]. En conséquence, deux attitudes ont émergé, qui ne sont pas nécessairement en corrélation avec le sexe de leurs auteurs : certains prônent la « symétrie du vocabulaire du genre » et d'autres optent en faveur de l'utilisation de noms masculins pour désigner des professions et des titres de femmes. [2]

La discussion sur la féminisation des noms n'a pas non plus échappé à notre Forum. Nous nous sommes ainsi demandé si nous devions présenter nos collègues psychanalystes femmes au masculin (*psychoanalitik - homme*) ou au féminin (*psychoanalityczka - femme*). En polonais, il est possible d'exprimer la « féminité » d'une profession ou d'une fonction en la déclinant au féminin et en utilisant le prénom et le nom de la personne ou le mot *madame* (*pani*). Par conséquent, certains linguistes estiment qu'une indication supplémentaire du genre dans le nom du métier ou de la fonction est inutile [3]. Toutefois, le retour aux noms féminins dans la culture a provoqué une discussion animée au sein du Forum. Certains arguments faisaient référence au désir (laisser les femmes faire ce qu'elles veulent), d'autres à la loi (les directives du Conseil de la langue polonaise). Face aux deux, un commentaire a été formulé, faisant référence à la théorie de Lacan selon laquelle un psychanalyste est une fonction qui n'a pas de genre. Notons qu'en polonais, il y a dans la forme féminine de « psychanalyste » (*psychoanalityczka*) un excès amusant qui n'est pas présent dans son pendant masculin : une référence au mot « perche » [comme dans le saut à la perche] (*tyczka*), qui désigne aussi le terme familier pour une femme grande et maigre.

Il s'agit là de l'un des arguments contre les noms féminins qui, de l'avis d'une partie de l'opinion publique, abaissent le rang et le prestige des professions ou des postes qui, jusqu'à présent, ne fonctionnaient que sous une forme masculine. Certains qualifient les noms féminins de néologismes, d'autres de « néo-crétions », ce qui en polonais joue sur l'ambiguïté : le mot ici utilisé, « *nowotwór* », signifie non seulement « nouvelle création », mais aussi « cancer »<sup>[4]</sup>. Les noms féminins ne sont pas les néologismes car ils ne correspondent pas à des mots, des expressions ou des sens nouvellement créés dans la langue. Selon les historiens, jusqu'à la Première Guerre mondiale, la création de formes féminines de noms de professions, de titres et de postes était courante, comme en témoigne le premier dictionnaire de la langue polonaise de 1807 [5]. La langue a commencé à se détourner des noms féminins après la Seconde Guerre mondiale, période du régime communiste, lorsque les affiches réclamaient : « Des femmes sur les tracteurs ! ». Selon les chercheurs, cela s'explique par le fait qu'après 1945, compte tenu de l'activité professionnelle croissante des femmes, l'utilisation des formes masculines des noms de professions et de fonctions était une expression d'émancipation et une preuve de valorisation sociale [6].

Les noms féminins surprennent et font rire, d'abord par la rareté de leur emploi, par exemple : *profesora* - femme professeur. Deuxièmement, d'un point de vue grammatical, ils peuvent être créés de manière analogue aux diminutifs, par le suffixe *-ka* qui décrit le référent comme petit (voire mignon), par exemple : *głowa* (tête) – *główka* (*petite tête*), premier (M. le Premier ministre) – *premierka* (*Mme le petit Premier ministre*). De plus, l'accumulation de consonnes formant la terminaison féminine peut être difficile à prononcer, par exemple : *chirurg* – *chirurgka* - femme chirurgien. En outre, ils introduisent une ambiguïté lorsqu'ils font simultanément référence à des objets d'usage courant, comme *cukierniczka* - une femme pâtissière ou un sucrier. Le fait qu'une femme occupant un poste ministériel suggère de l'appeler *ministra* a amusé une partie du public et divisé les linguistes. Certains ont considéré qu'il s'agissait d'une forme correcte, tandis que d'autres l'ont jugée incorrecte, en raison de son chevauchement avec d'autres formes de la langue, de sorte que la *ministra* en question pouvait être comprise non pas comme une fonction au sein du gouvernement, mais comme une femme du ministre. Bien que la « polysémie indésirable », comme l'appellent les linguistes, concerne également les noms de professions du genre masculin, comme *adwokat* - une profession juridique et un type d'alcool - elle ne provoque pas un tel ridicule. Les raisons possibles du phénomène du « blocage de la dérivation féminine » dans le domaine des « relations entre la langue et le genre » est actuellement l'un des domaines de recherche les plus populaires, souvent décrit dans la linguistique féministe ou la linguistique du genre [7]. Outre la question de la prononciation et de la polysémie évoquée plus haut, une autre explication renvoie à la nécessité de protéger le statut des hautes fonctions et des professions prestigieuses, caractérisées par des niveaux de salaire et de pouvoir élevés [8].

Pour arriver à une perspective possible de la psychanalyse lacanienne sur la question de l'asymétrie des sexes dans le langage, il faut passer par la question du rapport au phallus dans la différence des sexes. Des phrases telles que : « la terminaison féminine », « la petite taille du référent », ou « le statut », comme quelque chose que l'on possède ou non, renvoient à une dialectique phallique. L'accusation selon laquelle la psychanalyse de Freud réduit la différence des sexes au phallus, divisant les sujets entre ceux qui l'ont et celles qui, par privation primaire, exigent de l'avoir, et selon laquelle psychanalyse en général exclut les femmes de sa théorie, a déjà été soulevée par la psychanalyste féministe Luce Irigaray [9]. Les féministes polonaises évitent également les interprétations fondées sur la notion freudienne de « *penis envy* » [10]. Elles affirment que, dans cette perspective, la querelle des noms féminins, par métonymie, serait un autre exemple de la querelle des sexes, dans laquelle les hommes protègent leurs biens contre les femmes qui veulent les leur prendre. Mais comment expliquer le fait que la féminisation des noms soit combattue à la fois par les hommes et les femmes ? S'il s'agit d'une lutte des femmes pour exister dans le langage, pourquoi n'y a-t-il pas de consensus à ce sujet, même entre elles ? Il me semble que, contrairement à la thèse d'Irigaray, Lacan nous permet d'aller plus loin que Freud.

Sans nier l'importance de la différence anatomique, Lacan a déplacé l'accent du phallus comme organe au phallus comme signifiant du désir et de la jouissance. Il a ainsi fait du phallus quelque chose qu'aucun des deux sexes ne peut posséder, contrairement à l'organe. D'une part, il s'agit de dire que le phallus est un signifiant issu de l'énonciation par l'Autre du caractère « *a priori* phallique » qui accompagne la naissance d'un enfant : c'est un garçon ou c'est une fille, ce qui marque dès lors l'être du sujet comme sexué [11]. En outre, le phallus symbolise la jouissance sexuelle précisément au moment de la détumescence, la disparition de l'organe en quelque sorte : en ce sens, il symbolise donc aussi le manque.

L'intérêt qui résulte de ce manque pour la « possession phallique » se traduit métonymiquement par l'intérêt porté par les deux sexes à l'argent ou au pouvoir, et par l'intérêt que les femmes portent au fait d'avoir des enfants. Cet intérêt ne peut, selon Lacan, être identifié au cœur de la différence entre les sexes, puisque les deux y ont accès. Ce qui nous permet de saisir cette différence, c'est la logique mathématique des ensembles, qu'il présente à partir du Séminaire XX « Encore ». C'est à partir d'elle que Lacan postule l'existence de deux logiques du phallus comme signifiant qui permettent aux entités parlantes de se distinguer. Sur cette base, chaque sujet peut se situer soit tout entier dans la logique de la jouissance phallique, auquel cas il est désigné comme homme, soit il peut s'y situer comme pas-tout, auquel cas il est désigné comme femme. Une femme en tant que pas-toute dans la jouissance phallique aurait accès à une jouissance supplémentaire, autre, hors de l'ordre phallique. L'inscription d'un côté ou de l'autre peut se faire quel que soit le sexe anatomique, symbolisé par le dire de l'Autre. Une illustration de la logique phallique susmentionnée

peut être le dessin de Marta Frej montrant un groupe de hiérarques de l'Église catholique avec la légende : « En ce qui concerne les femmes, nous savons tout » [12]. En effet, un corrélat de la pensée en termes de jouissance phallique, comme toute, pourrait être l'idée qu'il est possible d'avoir tout le savoir, y compris sur la jouissance des femmes.

La différence de sexe, définie sur la base de cette logique, ne peut être appréhendée en dehors d'une relation intime impliquant les corps. Ici, entre les deux modalités de la jouissance - encore une fois, indépendamment du sexe anatomique et symbolique – aucune harmonie structurelle n'est possible. Alors comment expliquer le passage de cette disharmonie dans la jouissance des corps aux phénomènes que nous observons dans la langue ? [13]

Dans « Encore », Lacan déclare entre autres : « [...] Il n'y a de femme, qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots [...] » [14] ; « On la dit-femme, on la diffâme » [15] ; « Rien ne peut se dire de la femme » [16]. Ainsi, ce qui distingue la femme de l'homme se situe en dehors de l'ordre phallique et ne peut donc pas être inscrit dans le langage. Toute la jouissance phallique passe par les mots, mais pas la jouissance autre de femme. Même si le signifiant « femme » existe dans le langage, il n'y a pas de signifiant pour dire cette jouissance qui est supplémentaire à la femme. **En raison de cette altérité radicale des femmes, lorsque l'on essaie de mettre en mots quelque chose à leur sujet, on ne peut obtenir que leur dévalorisation dans le langage. Il me semble que les réactions aux noms féminins puissent faire écho à ce phénomène.**

Nous pouvons dire que la question qui se pose est celle du langage, tant du point de vue des personnes qui militent en faveur de la féminisation des noms que de la psychanalyse lacanienne. Toutefois, là où pour les premières la solution réside dans le changement des mots, pour la psychanalyse, il n'existe pas de solution. Le choix de la terminaison masculine ou féminine qui s'opère à un niveau conscient apparaît ainsi comme une tentative de se référer à une différence entre les sexes qui n'atteint pas le corps réel avec sa jouissance réelle, jouissance qui s'opère au niveau de l'inconscient de chaque sujet. L'inconscient qui, selon Lacan, « est structuré comme un langage », affecte le corps par des signifiants relatifs à des objets plus-de-jouir, amenant chaque sujet à jouir différemment, sur le mode de sa « différence absolue ». Par ailleurs, il n'est pas possible d'écrire le rapport sexuel, c'est-à-dire le rapport entre les deux modalités de jouissance, phallique et autre, si cette jouissance autre ne peut être inscrite dans le langage. C'est donc en raison de l'hétérogénéité de la jouissance des sujets qu'il n'y a pas de possibilité d'accord ni au sein d'un même sexe, ni entre les sexes. Ainsi, on peut supposer que Lacan serait d'accord pour que les femmes aient le droit d'avoir leurs terminaisons féminines si elles le souhaitent. Par contre le rêve, qui est peut-être celui de certaines femmes et de certains hommes, de permettre au féminin d'exister dans le langage, c'est-à-dire de pouvoir y saisir son altérité radicale, ne peut pas être réalisé de cette façon.

## **Bibliographie :**

- [1] Cf. Napiórkowski, M., Une terminaison féminine | Tygodnik Powszechny
- [2] Wtorkowska, M., « Sur les formes féminines des noms de professions, titres et postes en polonais »; Faculté de philosophie, Université de Ljubljana, Slovénie | Slavistična revija (srl.si), letnik 67/2019, št. 2, avril-janvier.
- [3] *Op. cit.*
- [4] Cf. blog d'Ewa Kruchowska, Terminaison post (féminine) - Santé saine ; blog d'Ania « Comme une fille » (wordpress.com) et post « Les terminaisons féminines, ou comment le langage façonne la réalité ».
- [5] Le premier dictionnaire monolingue de la langue polonaise, rédigé par Samuel Bogumił Linde, a été publié à Varsovie, en 6 volumes, entre 1807 et 1814.
- [6] Cf. Warnke, A., La langue polonaise est une femme : une terminaison féminine révolutionnaire | Article | Culture.pl
- [7] Wtorkowska, M., *idem*.
- [8] Cf. Łaziński, M., Sur les hommes et les femmes: les noms titulaires en polonais et leur asymétrie genre-sexe, Varsovie 2006.
- [9] Luce Irigaray, dans une thèse de doctorat philosophique publiée en 1974, intitulée « Speculum. De l'autre femme », présentait, entre autres, une critique du phallogentrisme de la psychanalyse freudienne et lacanienne et une thèse sur l'exclusion des femmes de la théorie psychanalytique.
- [10] Cf. blog d'Ewa Kruchowska, Terminaison post (féminine) - Santé saine ; blog d'Ania « Comme une fille » (wordpress.com) et post « Les terminaisons féminines, ou comment le langage façonne la réalité ».
- [11] Cf. Soler, C., «L'affaire du rapport au sexe», Mensuel 123.
- [12] Cf. « Une terminaison féminine », Marta Frej, Galerie d'art Wozownia - SZUM (magazineszum.pl)
- [13] Cf. Soler, C., Retour sur la « fonction de la parole », Editions Nouvelles du Champ Lacanien, Paris, 2019, p. 92.
- [14] Lacan, J., Séminaire XX Encore, chap. VI, Édition du Seuil, Paris 1975, p. 68, 20 février 1973.
- [15] *Op. cit.*, p.79 ; 13 mars 1973.
- [16] *Op. cit.*, p.75 ; 13 mars 1973.